

Black Sea, from Constantinople to Constantza, when he came to visit Moldavia in 1586. It is different from the manuscript edited by the late Pietro Pirri S.J. in 1947 which I used in my contribution to the volume *Interferențe româno-elene (secolele XV–XX)*, ed. Leonidas Rados, Iași, 2003, pp. 165–174.

The text published by Mrs. Danova, being a manuscript from the National Library of Rome, is identical to another, conserved at Naples and discovered by Iorga (Hurmuzaki, XI, pp. 115–118). Some Mancinelli papers still exist in the Communal Library of Foligno.

Data concerning Bulgaria are collected from Benedetto Ramberti, whose tales were faithfully copied by Nicolas de Nicolay and Franco Sivori. The compilations of Italian geographers of the 16th century, which had become a large industry, are thoroughly researched (Mattioli, Gastaldi, Ruscelli, Anania, Magini, Rosaccio); even Botero's *Relazioni universali*, dependent as they are on Classical sources, mirrored the reality of the Balkans of the author's time.

The fragments from such texts translated here into Bulgarian are a useful complement to this book.

*Andrei Pippidi*

Φλοριν ΜΑΡΙΝΕΣΚΟΥ, 'Η 'Ιερα Μονη Δοχειαριου στη Ρουμανια, Αγιον Ορος, 2009, 508 p. 16 ill.

Depuis de longues années, M. Marinescu, érudit d'origine roumaine mais établi à Athènes, poursuit allègrement une tâche ardue, celle de porter à la connaissance des chercheurs le contenu des archives du Mont Athos. Leur importance pour l'histoire des pays roumains est reconnue depuis plus d'un siècle : des historiens comme N. Iorga, Gr. Nandriș, T. Bodogae, P. Năsturel et N. Stoicescu, pour ne citer que les principaux, se sont préoccupés de rassembler les documents concernant les propriétés que les monastères athonites ont possédé en Valachie et en Moldavie jusqu'en 1863, date de la sécularisation édictée par le prince Couza. Ces sources demeurèrent alors auprès des anciens maîtres des domaines dont l'Etat roumain s'était emparé. On conçoit donc tout naturellement l'intérêt que présente ce volume consacré aux documents conservés par le couvent de Docheiariou : 933 pièces, en slavon, en grec ou en roumain, dont nous avons à présent les résumés.

La plus ancienne des donations offertes à Docheiariou remonte à 1490. A la suite de Vlad le Moine, les princes du XVI<sup>e</sup> siècle Neagoe Basarab, Vlad Vintilă et Radu Paisie ont généreusement doté ce monastère ; le premier document de cette collection date de 1572. Il y a eu trois métoches en Valachie qui furent administrés par les religieux grecs : Slobozia lui Ianache, Măstănești et un skite de moindre importance, Cuiburi. Le premier, pour lequel on a reconstitué la liste complète des higoumènes, avait été fondé, avant sa mort en 1633, par le *postelnic* Janaki Karatzas (Caragea) : il en reste les ruines à Vaideei, dans le district de Ialomița. Le second se trouve dans le district de Prahova et ses bâtiments, qu'on est en train de restaurer, indiquent la richesse du fondateur, qui fut, vers 1644, le *comis* Apostolachi, dont ce village porte le nom. La liste des propriétés acquises par Slobozia lui Ianache en compte une cinquantaine. Le trésor du monastère contenait une précieuse relique, le crâne de saint Damien l'Anargyre.

A partir de 1653 les documents sont inédits. Pour la plupart, il ne s'agit que de transactions concernant des lopins de terre, quelque verger ou des esclaves tziganes. Parfois, un boyard se chargeait de la dépense pour faire peindre des icônes. Le groupe des donateurs est formé de familles de la petite noblesse, souvent pourvue de charges militaires. On les voit, une génération après l'autre, s'acquitter fidèlement de leur devoir envers l'église fondée par leurs ancêtres. Le lecteur découvrira un grand nombre de renseignements généalogiques au sujet de lignées telles que les Doicescu, Boteanu, Greceanu, Racotă, Ciorogîrleanu etc. Ainsi, on apprend que la veuve d'Apostolachi, Voichița, a eu comme second mari Ivașco le *serdar* et que Iane Cocorăscul avait un neveu, Pârvan. Vers 1703–1704, un Sgouromali était *vtori portar* : c'est le même qui est alors mentionné dans la correspondance de Constantin Cantacuzène avec la Cour du tzar pour avoir rempli une mission auprès de Mazeppa. Ses descendants demeuraient encore à Bucarest trente ans plus tard. Il existait des familles de lettrés, ayant souvent comme souche un ecclésiastique : par exemple, Nika le didascale, qui enseignait le

slavon en 1789, et son frère, le logothète, étaient les fils d'un prêtre. Le volume contient une grande quantité de toponymes et d'anthroponymes (surnoms : Bouroșu, Mițăblindă, Burtămare; prénoms rares : Duminiță, Stanislava, Colțea, Sibiu!). Les deux index sont accompagnés d'un utile glossaire. Parmi les illustrations, nous retrouvons les Lăpușneanu, princes de Moldavie, et le métropolitain Théophile, dont les portraits sont conservés à Docheiariou.

*Andrei Pippidi*

TURCS ET TURQUERIES (XVI<sup>e</sup>–XVIII<sup>e</sup> siècles). Préface de Lucien Bély, Presses de l'Université Paris-Sorbonne, Paris, 2009, 222 p.

Voici un volume dont les auteurs, au nombre de huit, ont réuni leurs études qui furent présentées en 2006 à un débat sur les relations diplomatiques entre la France et l'Empire Ottoman et sur l'image visuelle ou littéraire que les Occidentaux se sont faite des Turcs à partir de la chute de Constantinople.

L'introduction que signe Gilles Veinstein distingue ingénieusement trois cercles successifs de la domination ottomane en Europe. La Moldavie, la Valachie et la Transylvanie appartiennent, en tant que pays tributaires, au cercle le plus éloigné du centre, ce qui les rend difficilement contrôlables. Une zone transitoire comprend la Grèce, la Serbie, le Monténégro, l'Albanie, la Bosnie-Herzégovine et, malgré son autonomie, Raguse, ainsi que les territoires du nord de la Mer Noire Kefe et Akkerman, rattachés à l'Empire en 1475 et 1484. Les premières provinces conquises forment le troisième groupe : la Bulgarie, la Thrace, la Thessalie, la Macédoine et la Dobroudja, complètement annexées. L'auteur met en relief les différences qui ont fait que de fortes continuités ethniques et religieuses se sont maintenues. En même temps, il reconnaît les influences réciproques qui jouent entre l'islam et la population chrétienne des Balkans. Cet aperçu clair et systématique réduit le rôle de « dénationalisation » attribué souvent aux conversions à l'islam.

Le grand sujet des récits de voyageurs occidentaux et leur valeur comme témoignages sur le monde ottoman est traité par Elisabetta Borromeo, à laquelle on doit depuis 2007 un ouvrage important sur la même question pour la première moitié du XVII<sup>e</sup> siècle. Faruk Bilici montre comment la France des premiers Bourbons a maintenu l'idéologie de croisade à côté d'une politique plus réaliste qui avait en vue les intérêts commerciaux et, également, la tendance à tendre des embûches aux Habsbourg. Avec Géraud Poumarède, auteur d'un récent ouvrage sur les dernières croisades, on passe en revue les missions échangées entre la Porte et le Roi Très-Chrétien. Pour Antonio Rincon, envoyé auprès du sultan par François I<sup>er</sup>, on cite seulement un article de 1913, quoiqu'il existe celui de Marie Holban, *Autour de la première ambassade d'Antonio Rincon en Orient et de sa mission auprès du voïvode de Transylvanie Jean Zapolya (1522–1523)*, « Revue Roumaine d'Histoire », XXIII, 2, pp. 101–116. Du côté ottoman, les relations des ambassadeurs en Europe occidentale de 1665 à 1838 sont présentées par Frédéric Hitzel.

Guy Le Thiec, *Le Turc en Italie. Divertissements nobiliaires à la Renaissance*, est sans doute une contribution majeure de ce livre. Des représentations du « Turc » figuraient dans les spectacles et les tournois organisés à Rome, à Milan, à Pise et Florence et surtout à Mantoue où les Gonzague prétendaient avoir des droits au trône de Constantinople comme héritiers des marquis de Montferrat. Le duc Vincent I<sup>er</sup> de Mantoue n'avait-il pas pris part aux guerres de Hongrie contre les Turcs? Après le travail classique d'Albert Mas sur les Turcs dans la littérature espagnole du siècle d'or, il n'y a plus eu de recherches notables à ce sujet : Alexandra Merle rétablit des repères pour cette direction d'études. Il faudrait ajouter à la bibliographie qu'elle cite les volumes de José M. Floristan Imizcoz *Fuentes para la política oriental de los Austrias. La documentación griega del Archivo de Simancas (1571–1621)*, Léon, 1988. La présence des scènes orientales dans les ballets de cour – on l'a vue pour l'Italie – peut être relevée aussi en France, ce que fait Françoise Dartois-Lapeyre, en ajoutant une discographie où Lully et Rameau côtoient Vivaldi, Haendel et Mozart.